

L'odyssée d'une amazone: agonie et extase



Ti-Grace Atkinson

Photo: Jacqueline Buet

Un dimanche après-midi, juillet dernier, à Paris, Joyce Rock et Jacqueline Buet rencontraient la féministe et philosophe américaine Ti-Grace Atkinson qui, depuis la publication en 1974 de son livre *L'Odyssée d'une amazone*, est reconnue comme l'une des grandes théoriciennes du féminisme radical.

LA VIE EN ROSE : Comment décrirais-tu la situation du mouvement féministe américain en ce moment ?

TI-GRACE ATKINSON : Fondamentalement, je crois que le mouvement des femmes est devenu très isolationniste. Mais règle générale, nous avons eu juste assez d'énergie pour mener trois luttes de front. Nous avons donc encore moins eu le temps de nous associer à d'autres mouvements et de mener conjointement des luttes avec les hommes de ces mouvements. Cela nous aurait malgré tout peut-être permis de garder une certaine perspective et de nous faire des alliés. Cela nous aurait peut-être été utile, particulièrement contre Reagan, alors que nous nous voyons forcées de nous

unir à d'autres mouvements. Mais à mon avis, cela n'aurait pas été stratégiquement rentable, les hommes n'ayant apporté à peu près aucun changement au cours des 15 dernières années.

Nous avons plutôt à échanger avec d'autres femmes, non pas sur une base d'amour et de confiance, mais seulement en tenant compte de notre courte histoire, en nous disant : « À moins d'être stupides ou de ne rien vouloir changer, nous avons à négocier les unes avec les autres. Cette réalité est dure à accepter. » Il ne me plaît pas d'avoir à accepter le Family Protection Act (la Loi de la protection de la famille) et d'avoir à pratiquer le troc avec d'autres féministes. Il ne devrait pas en être ainsi car le principe du travail en commun devrait aller de soi.

Les radicales s'intéressent sans problème à des sujets conservateurs. Il est par ailleurs plus difficile d'amener les conservatrices à s'intéresser à des questions radicales. Nous n'avons jamais trouvé de solution à ce problème. Il m'est d'avis que nous préférierions nous détruire comme mouvement plutôt que d'avoir à affronter un problème aussi réaliste.

LVR : Qu'est-ce que le Family Protection Act ?

TI-G. : Cette loi sera formée de cinq parties principales. L'une d'entre elles vise à réintroduire la prière dans les écoles. La division qui a toujours été très importante entre l'Église et l'État s'effondrerait. Cette loi est aussi anti-homosexuels. Elle permettrait de refuser toute subvention fédérale, de quelque nature que ce soit, à tout groupe ou individu qui laisserait sous-entendre que l'homosexualité est normale. En troisième lieu, elle empêcherait toute subvention pour l'enseignement non sexiste. Quatrièmement, c'est un projet de loi raciste car il irait à l'encontre de la déségrégation. Et finalement, il nuirait aux travailleurs car il renforcerait les «lois de droit au travail», celles-ci étant déjà anti-travailleurs.

LVR : Tu a beaucoup écrit au sujet de ce que tu appelles le nationalisme féministe, dont tu décris cinq étapes. Pourrais-tu nous parler du nationalisme culturel en particulier ?

TI-G. : Le nationalisme culturel est un phénomène de «prise de conscience». On tente alors d'établir quel sera le langage d'un groupe, sa culture, bref tout ce qui le différencie de l'ensemble. Le nationalisme culturel survient également lorsque l'art remplace la politique. C'est une chose que d'affirmer que nous avons besoin de l'art et de la politique. C'en est une autre que d'affirmer que l'art est la politique et que la lecture de poésie peut tenir lieu de stratégie. On ne peut comparer un poème et une carte géographique, les deux ayant des fonctions complètement différentes.

Notre période de nationalisme culturel a été particulièrement dure et longue. Mais pourquoi celle-ci est-elle beaucoup plus longue que, par exemple, une phase politique plus active ? Pourquoi un groupe comme

N.O.W. (National Organization for Women) peut-il survivre plus longtemps que les formations plus radicales ? Cela s'explique par le fait qu'il se soit converti au nationalisme culturel. Comment expliquer le revirement de tels groupes ? Pourquoi est-il tellement plus difficile d'appuyer non seulement une action radicale mais une analyse radicale ?

Nous avons malheureusement mis plus de temps à analyser les hommes et à essayer de comprendre pourquoi ils ont fait ce qu'ils ont fait que de consacrer du temps à analyser les effets de tout cela sur nous et sur nos divisions. Nous n'avons pas



voulu nous intéresser à nos divisions, car nous avons cru pouvoir les éliminer en les surmontant. Nous n'avons pas voulu reconnaître que ces divisions étaient réelles et que nous avions un réflexe de peur par rapport à l'analyse que nous avons faite. Nous ne savions vraiment que faire. Il nous a donc été très facile de continuer notre «trip intellectuel». Le nationalisme culturel n'est rien d'autre qu'un «trip intellectuel». Et dans ce contexte, le séparatisme lesbien devient une démarche politique. Il est d'une part politique car il essaie de donner une forme à l'individu et au groupe et d'en étendre le pouvoir. Il est toutefois réactionnaire, jusqu'à un certain point, car il nous coupe encore plus des autres et nous détourne encore plus de la confrontation politique entre l'État et le mouvement. C'est encore un refus.

La maternité est revenue à l'ordre du jour, et particulièrement la

maternité pour les lesbiennes, car elle ne fait pas que permettre d'étendre votre réalité, elle permet aussi de la reproduire. C'est pourquoi je la qualifie de nouvel impérialisme. C'est la reproduction d'un autre impérialisme plus familial. Le fait de se dire : «Je ne peux changer ce monde, mais je peux avoir des enfants et je peux les rendre, eux, différents.» n'est qu'une extension de la théorie de la séparation du monde. Toutefois, le résultat ne sera pas une communauté, mais une maisonnée. Et nous voilà revenues à notre point de départ ! Nous finissons par imiter l'État.

LVR : Tu as mentionné qu'actuellement une autre de tes préoccupations est l'usage de la violence. Pourquoi ?

TI-G. : J'ai une amie, Judith Clarke, qui a été arrêtée en rapport avec le vol de la Brink's à Nyack, New York, l'année passée. Nous nous sommes entretenues longuement au sujet de la violence, de cette «soi-disant violence», et de ses justifications. Il est très intéressant de constater qu'aux États-Unis nous n'avons entendu personne dire que le vol de la Brink's n'était pas justifié parce qu'il avait pour but de prendre de l'argent et de le remettre à la communauté noire. Ce qui a déplu aux gens a été de constater que ce vol n'avait pas réussi et que des policiers ont été tués. Ils n'aiment pas savoir que les policiers ont des fusils et que lorsque l'on s'attaque à un camion blindé, il est possible que l'on ait à tirer ou que l'on soit abattu. Les gens n'aiment pas faire face à ces problèmes de tactique. Pour ma part, je crois que les répercussions et les conséquences d'une telle action sont si grandes que je les voudrais directement reliées aux femmes.

Dans la majorité des cas, ce sont les femmes qui sont le plus touchées par la pauvreté. J'ai donc beaucoup réfléchi au sujet de la violence. Est-il logique d'être pacifiste ? En tant que femmes, les récentes attaques contre notre droit à l'avortement devront peut-être nous forcer à faire des choix. Nous ne pouvons plus nous contenter d'être un mouvement pour l'avortement «underground» car, au bout du compte, nous n'aurons fait qu'aider nos amies, alors que les femmes ne faisant pas partie du

réseau ne pourront pas se faire avorter. Stratégiquement, nous ne pouvons pas revenir en arrière.

Pendant des années, aux États-Unis, des groupes anti-avortement ont perpétré des attaques à la bombe contre des cliniques d'avortement. Nous avons subi cette violence, mais la police n'a pas fait grand-chose. Alors, si l'avortement devient illégal, que ferons-nous? Comment défendrons-nous ces cliniques? Et lorsque l'avortement est en cause, c'est directement à la vie des gens que l'on s'attaque. Nous pourrions mourir des suites d'un avortement «botché».

Pour en revenir au vol de la Brink's, j'ai entendu dire que certaines des femmes ayant présumément collaboré sont des lesbiennes qui ont toujours donné leur appui aux questions féministes. J'ai donc interrogé d'autres femmes pour connaître leur réaction. Ferons-nous semblant que ces femmes n'existent pas? Tout ce qu'on a trouvé à me répondre est: «Cela va à l'encontre des intérêts des femmes, ce n'est pas naturel pour une femme d'être violente. Elle a dû le faire pour un homme.» L'idée de se battre est même devenue antiféministe. Toute cette merde voulant que les femmes soient naturellement nourricières, gentilles, généreuses, aimantes, n'est que pure théorie et laisse sous-entendre que si nous sommes violentes, nous ne sommes que l'extension de la conscience mâle. Ce n'est que mensonge. Et je crois qu'un jour ou l'autre il y aura confrontation si nous perdons notre droit à l'avortement.

Lorsque l'on s'intéresse à un sujet aussi sérieux que la violence, nous nous devons d'être honnêtes afin que personne ne se fasse d'idées fausses. Le pacifisme est, pour les femmes, l'intériorisation de leur violence. Cela représente un énorme traumatisme psychologique que de vouloir changer et d'extérioriser cette violence. Je suis même légèrement en désaccord avec mes amies du collectif de Off Our Backs en ce qui a trait à la teneur de leur communiqué concernant le vol de la Brink's. Bien que se disant en faveur de l'auto-défense, elles ne sont pas en faveur de la violence. Il ne m'est pas aussi facile de tracer la ligne de démarcation. Si je trouve justifié de tuer un homme qui s'attaque à mon enfant, pourquoi ne le serait-il pas tout autant de cambrioler une banque et de tuer un policier qui laisse mon ami crever de faim? Je n'y vois pas grand différence car je ne suis pas personnellement en faveur du déterminisme biologique.

LVR: Dans un tel contexte, elles appuieraient une femme qui tuerait son violeur?



TI-G.: Oh oui! Pourtant, la femme violée ne meurt pas nécessairement. Dès lors, que penser des politiques économiques qui contribuent à tuer les femmes? N'est-ce pas la distinction que nous faisons plus tôt entre la victime et la personne en révolte? La violence est une révolte personnelle alors que le viol fait de nous des victimes et qu'il est légitime d'être des victimes. Il n'est toutefois pas légitime d'exprimer sa révolte. Vous n'avez qu'à regarder l'histoire de notre mouvement. Elle nous apprend que nous ne nous sentons pas justifiées de recourir à la révolte. Nous éprouvons même un sentiment de panique à la seule idée de violence. Pourquoi la violence est-elle justifiée lorsque l'on doit se défendre et non lorsque l'on doit attaquer? Pourquoi ne peut-elle être planifiée? Pourquoi doit-elle être instinctive? Parce que nous sommes des femmes? Elle doit être naturelle et si elle est instinctive, c'est naturel? Malgré tout, combien de victimes de viol ne se défendent même pas? Le viol, dans notre culture, est considéré comme une attaque à la propriété, que nous soyons lesbiennes ou hétérosexuelles, et nous voyons la violence seulement comme un moyen de nous défendre en tant que propriété, c'est-à-dire la propriété de l'homme. Les femmes ne sont pourtant pas beaucoup plus petites que les hommes. Alors pourquoi ne prendrais-je pas un couteau et ne le tuerais-je pas?

Le droit à la révolte est remis en question. Nous l'avons remis en question. Il me semble que lorsque l'on a le moins une conscience féministe, cela mène à la révolte. La violence est une des solutions à l'analyse féministe radicale et je crois que le lesbianisme radical en est une autre. Les gens ne changent que lorsqu'ils s'y voient contraints. Je crois que cela aussi illustre bien une certaine forme de violence. Il est facile d'affirmer que le moindre changement législatif est violent pour certains. Vous savez pourtant que plus vos tactiques seront

douces, plus longtemps cela prendra pour voir un changement et plus élevé sera votre taux de mortalité. Cela se résume donc à dire que les femmes sont préparées à un taux de mortalité élevé. Il reste à savoir maintenant pourquoi. Voilà ce qu'est le pacifisme. Tout cela signifie que vous n'êtes pas directement touchées et que vous êtes préparées à un taux de mortalité élevé, en autant que d'autres personnes en fassent les frais.

La violence effraie les femmes. La violence est violente. Elle ébranle et est associée à la mort. Elle effraie aussi les hommes. Je ne crois donc pas que les femmes doivent ressentir de la honte à en avoir peur. Je crois toutefois que nous devons arrêter de l'intérioriser et de nous dire: «Vous savez, je suis de nature pacifiste; quoi que vous me fassiez, je vous aimerai. Je vais trouver une autre façon de me défendre, mais je ne rendrai pas les coups.» Tout cela se résume à un problème de langage. Lorsque quelqu'un vous parle par la violence, je ne crois pas qu'un autre langage puisse être compris. Vous ne pouvez communiquer à moins de le faire dans ce langage. Les femmes se disent donc: «Je ne veux pas être violente parce que je ne veux pas utiliser ces procédés.» Elles agissent vraiment comme si elles avaient le choix, comme si elles n'étaient pas confrontées à une situation violente.

En nous interrogeant sur l'oppression, il nous faut nous poser la question suivante: «L'oppression est-elle violente?» Nous répugnons à qualifier de violente l'oppression à cause des répercussions qui en découleraient. Je crois que chaque fois que vous êtes d'accord pour accepter la violence sans la retourner, vous l'intériorisez. Vous allez toutefois la faire rejaillir ailleurs.

JOYCE ROCK



Manifestation des françaises pour montrer leur solidarité avec les américaines lors de la défaite du E.R.A.

Photo - Joyce Rock